

## L'ère Onfray des universités populaires

L'éducation populaire connaît un nouveau regain depuis quelque temps. Ségolène Royal avait cherché à faire breveter l'expression « université populaire » (U.P.). Sans succès : elles existent depuis plus d'un siècle, les U.P. Quant à Onfray, on a beaucoup glosé sur son dernier livre, « L'avenir d'une illusion », critique en règle du freudisme. Au lieu de s'intéresser à l'inspiration initiale des U.P., qu'il a contribué à refonder. L'école normale de l'an III (1792) avait échoué à rendre populaires des savoirs de haut niveau. Malgré son éphémère succès. Les élèves s'en allant en chantant : « Allez-vous-en gens de l'école/On ne peut rien faire de vous ! »

Un siècle plus tard, les « soirées ouvrières » de Montreuil » (après la tentative de la « haute école du peuple » au Danemark) renouaient avec cette tradition de « popularisation » des savoirs. Lorsque Élisée Reclus, puis Georges Deherme (ouvrier typographe soutenu par Bergson et Péguy) furent à l'origine d'une université populaire censée susciter la tolérance par l'instruction (dans le sillage de l'affaire Dreyfus), tout n'est pas dépourvu d'ambiguïté. Car Georges Deherme veut, par « sélection naturelle », promouvoir une élite ouvrière pour diriger la « masse moutonnaire ». Mais il va être remplacé par des Républicains, accu-

HUGUES LETHIERRY, professeur de philosophie honoraire à l'IUFM de Lyon. Dernier ouvrage paru : « Penser avec Henri Lefebvre » (Chronique Sociale, 2009).

sés à droite de faire le jeu du judaïsme, du protestantisme et de la franc-maçonnerie. Tandis qu'à gauche, Jules Guesde et Paul Lafargue (le gendre de Marx) craignent la recherche de solutions personnelles à des problèmes sociaux.

Le manque d'engagement d'une éducation qui a pour but la réforme de la société est critiqué dans le « Dictionnaire de la pédagogie » de Ferdinand Buisson, proche de Jules Ferry. Un Pierre-Paul Guieysse, pendant un temps, se réclama du syndicalisme. Georges Politzer, dans les années 1930, du marxisme. Il créa les « universités ouvrières », devenues après la guerre « universités nouvelles ». Politzer, mort à la guerre, fut un psychologue d'importance, qui peut nous rendre aptes aujourd'hui à critiquer tant le behaviorisme étroit des « psychologies comportementales » que certaines abstractions de la « métapsychologie » freudienne.

L'inspiration est donc plurielle dans les U.P., mais doit y régner la « fraternité » : les élèves, sur le plan pédagogique comme social, n'entendent pas être les récepteurs passifs, puis les transmetteurs d'un savoir officiel venu du « Père ». D'où le souci dans l'ère Onfray – « ère » au sens d'époque mais se prononçant comme « aire » ! – de déterrer des auteurs trop méconnus dans l'Institution (comme j'essaie de le faire avec d'autres pour Henri Lefebvre, sociologue de l'urbain et philosophe qui parcourut le xx<sup>e</sup> siècle). Et aussi d'enterrer des vedettes médiatiques, d'hier et aujourd'hui. On a le droit de poser certaines questions à Lacan. Et même à Freud. Par une sorte de transfert, certains « marxistes-léninistes » d'hier, sourcilleux naguère à l'égard de toute révision de leurs dogmes, voudraient aujourd'hui défendre le moindre « iota » écrit par le penseur viennois.

D'un autre côté, n'y a-t-il pas un risque d'imposer parfois une position magistrale, en surplomb. Que devient alors le « populaire » dans le renouveau actuel des U.P., lié à « Super Onfray » ? S'attaquer à la seule personne de Freud – au risque d'un culte de la personnalité, tantôt célébrée, tantôt haïe – ne saurait nous dispenser de poser le problème des thérapies actuelles qui, trop souvent inscrites dans un plan de rentabilité des trusts pharmaceutiques, reproduisent le « mal-être » des salariés (leur « aliénation » aurait dit Henri Lefebvre) sans les aider à combattre pour agir sur leurs conditions d'existence. ■